

Dimanche 31 août, Saint-Pierre

C'est vous, chère Valérie, cher Marco, qui avez choisi ces trois passages des Ecritures que nous venons d'entendre, peut-être pour deux raisons qui vous tiennent particulièrement à cœur, la première des deux étant qu'ils parlent d'un Dieu qui n'est pas dans le ciel avec ses anges mais sur la terre, avec ses enfants ; un Dieu que rien ici-bas ne peut enclore mais qui choisit de faire mystérieusement sa demeure au milieu de nous et même en nous. Comment ? Eh bien d'abord par sa Parole. Dieu parle. Dieu est le Dieu qui dit. C'est la première chose que la Bible dit de lui. « Dieu dit ». Dieu est le premier sujet du verbe dire. Dieu est le premier à dire quelque chose dans ce monde, à adresser la parole sur cette planète et c'est parce qu'il dit quelques mots qu'il se passe quelque chose, de vertigineux. Au commencement était donc la Parole, et ce n'est pas que la Bible qui le dit, : chacune, chacun d'entre nous peut faire l'expérience que dans sa propre vie, au commencement était la parole ! Quelle histoire d'amour n'a pas commencé par une « déclaration » ? Une déclaration d'amour, un premier « je t'aime » qui précède la première étreinte ? Or, la parole n'est pas qu'une déclaration qui vibre, qui plane dans les airs. Sa destination finale, c'est le cœur de l'autre. La parole est le plus sûr moyen de s'inviter chez quelqu'un. En ce moment où je vous parle, si je ne perds pas votre attention, alors nécessairement ce que je vous dis en ce moment vous atteint. Au moins superficiellement. Peut-être en profondeur. Eh bien il en va de même, pour la Parole de Dieu, celle qu'il nous adresse, depuis l'aube des temps, qui vient faire son chemin en nous.

Alors que dit-elle cette Parole ? Que nous dit-elle ? Il n'y a qu'à écouter, ou lire ! Et toutes celles et ceux qui vous connaissent savent le temps que vous y avez passé, Valérie et Marco, chacun à votre manière, à lire, à scruter, à écouter les Ecritures, à chercher à les comprendre, et ainsi à faire connaissance avec un Dieu très singulier, très original, un Dieu pas comme les autres, un Dieu unique, non pas au sens qu'il n'y en ait pas d'autre mais au sens qu'il n'y en a pas d'autre comme lui. Unique comme Marco pour toi, Valérie, parmi tous les hommes. Unique comme Valérie pour toi, Marco, parmi toutes les femmes. Unique parce qu'il nous parle quand tous les autres sont muets. Unique aussi parce qu'il ne veut pas notre mort, comme les dieux du panthéon grec ; parce qu'il n'a rien de menaçant, comme les divinités sanguinaires du panthéon babylonien dont il fallait perpétuellement apaiser la colère. Unique parce qu'il veut pour nous la vie et sa Parole non seulement nous ouvre un chemin mais ouvre en nous un chemin vers l'autre, un chemin les uns vers les autres puisque ce Dieu-là ne demande rien pour lui qui ne soit pas bon pour nous. Tout ce qu'il nous demande, c'est de nous rendre la vie plus agréable les uns aux autres. La seule manière de l'aimer est de nous aimer les uns les autres. La seule manière de le servir, est de nous mettre au service les uns des autres. Sacré boulot pour nous, n'est-pas. Pas pour lui. Pour lui, c'est un boulot sacré. Le seul boulot qui vaille, celui qui nous mène sur le chemin de la vie et du bonheur, pour que nos vies s'ouvrent, s'élargissent, au cours d'un long processus de fermentation, où peu à peu nos vies changent et où le meilleur est toujours devant nous.

C'est exactement ce qu'illustre ce récit de l'évangile où Jésus change l'eau en vin : de la présence de Dieu, de sa Parole et du changement qu'elle produit dans la vie de celles et ceux qui l'écoutent et la mettent en pratique.

La présence de Dieu d'abord. Nous venons d'entendre que sa présence se manifeste au commencement par sa Parole, et l'évangéliste Jean le sait bien, puisqu'il écrit au chapitre un de son évangile, « qu'au commencement était la parole, que la parole était Dieu, qu'elle demeurait auprès de Dieu ». Mais voilà, pour l'évangéliste, cette Parole des commencements, cette parole qui permet tous les commencements, elle prend un corps, un visage, un nom celui de Jésus de Nazareth, le Christ c'est-à-dire la chair, les os, la moelle, les muscles, les nerfs, le sang, le souffle, la transpiration, l'haleine, l'odeur de Dieu au milieu de nous, parmi nous. Et sans transition, au chapitre deux, Jean met en scène Jésus invité à un mariage. C'est la première fois qu'il apparaît en public. Il est invité, avec sa mère et ses disciples, parce que c'est un jeune maître brillant et talentueux, qui déjà des disciples autour de lui et l'avenir devant lui. Mais un parmi d'autres. Et c'est tout le génie de Véronèse, dans l'immense tableau qu'il a peint pour un couvent vénitien qui met en scène les noces de Cana, de représenter un Dieu qui passe totalement inaperçu au milieu de la foule de gens qui l'entourent. Personne ne le voit, sauf nous, les spectateurs puisque Véronèse nous signale sa présence par une légère auréole que nous nous voyons, bien sûr mais qu'aucun des figurants du tableau ne remarque, sinon, ils seraient tous à ses pieds évidemment. Mais non. Eux festoient sans savoir sans s'apercevoir qu'à côté d'eux. Avec eux. Au milieu d'eux.

Il a l'air de s'ennuyer mortellement. Il a le regard vague. Il n'est pas tout à fait là. Heureusement sa mère, elle, est là et bien là. Et les mères voient tout. Elles qui nous allaitent, elles qui nous nourrissent ; elles voient ce qu'il y a et elles voient ce qu'il n'y a pas. Elles voient ce qui va, et elles voient ce qui ne va pas. On ne peut rien leur cacher. Et la mère de Jésus voit qu'il manque quelque chose à la fête. Du pain ? Non. Il y en a à satiété. De la viande ? Non plus. Elle déborde des plats. De l'eau, elle coule en abondance. Rien donc de ce qui est essentiel pour étancher la faim et la soif des convives ne manque. Ce qui manque, c'est le vin. Et remarquez bien qu'elle ne dit pas : ils ne vont plus avoir de vin. Ni, le vin va bientôt manquer. Mais : ils n'ont pas de vin ! Il n'y a pas de vin dans cette fête.

Le problème ce n'est pas la platitude de l'eau, bien sûr, le problème, c'est la platitude de la fête que Véronèse représente dans ses moindres détails. Il n'y a pas de v.i.n. Tout est v.a.i.n. Ce n'est plus un mariage. C'est une beuverie. L'abondance des mets ne parvient pas à masquer le vide. Au contraire, elle le révèle. Il y a tout, mais en fait, non, il n'y a rien. Et la mère de Jésus, au lieu de se lever et de partir, a cette admirable attention de signaler à son Fils qu'ici, il manque quelque chose d'essentiel et que si quelqu'un peut y pourvoir, à ce qui manque, c'est bien lui. C'est bien lui qui peut sauver la fête de sa platitude, de son insignifiance et elle ne se laisse pas impressionner par la mauvaise humeur d'un fils agacé parce que sa mère le sort de ses pensées maussades et du retrait dans lequel il s'est placé. Elle va le chercher. Elle le suscite et elle prononce ces mots incroyables, les seuls qu'elle prononcera dans tout l'évangile de Jean : « Tout ce qu'il vous **dira**, faites-le ! » « Tout ce qu'il vous **dira**, faites-le !! »

Elle en appelle donc à lui et à nous. Elle en appelle à son dire et elle en appelle à notre faire. Dis-seulement un mot ! Car elle sait qu'au moment où il dira, il prononcera la parole de tous les possibles, la parole de tous les commencements, de tous les recommencements, cette parole des origines créatrices et créatrices de vie, qui est donc par sa nature même la parole de toutes les transformations, de toutes les transfigurations, cette parole qui transforme les

déserts en oasis, des esclaves en affranchis, qui des lointains en prochains, des étrangers en concitoyens, des ennemis en amis. A lui de la dire, cette parole et à nous de faire ce qu'il nous dit pour qu'advienne enfin le meilleur, le meilleur de ce que nous sommes.

Vous avez choisi pour illustrer le feuillet un détail de cet immense tableau : la coupe que le serviteur tend au maître de la fête. La coupe qui contient le vin le meilleur, le meilleur vin de la fin. Cette coupe, cette coupe va vous être offerte tout à l'heure, à vous, Valérie et Marco, à nous qui vous entourons parce qu'il est là parmi nous et qu'il trinquer avec nous à la santé, à la vie, à l'amour, à la joie.

Emmanuel Rolland